



## Magdalénien

Vous ne m'écoutez pas. Je suis trop vieux pour vous, n'est-ce pas ? Vous avez raison : j'appartiens à une autre époque, je suis né dans un autre monde, sur une terre qui n'était ni plus belle, ni plus laide que la vôtre, mais qui a pris de la valeur parce qu'elle a disparu. Comment pouvez-vous mépriser ainsi ma parole ? Vous ne savez donc pas que le temps perdu ne peut être retrouvé que par les mots, par le chant ou par les phrases ? Hier encore, j'ai cherché en vain ce chemin qui courait entre deux haies de mûres et d'aubépines. C'était un chemin en pente légère, délicieusement ombragé en été, que j'arpentais plus vite qu'aucun chasseur. Aujourd'hui, le chemin n'existe plus que dans mon souvenir. Pourquoi ne daignez-vous pas m'écouter ? Un champ verdâtre et sans nuance a désormais remplacé le sentier aux milles senteurs, et deux ruminants lourds et grossiers enfoncent leurs pattes là où mes pieds agiles soulevaient la poussière. Mais cela vous est égal ! Vous croyez naïvement que l'humanité gît dans le progrès et dans le travail. Le progrès ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, vous vous en gonflez, vous vous en repaissez : tel est votre dieu le plus puissant, vous ne lui immolez aucun mouton, et pourtant vous subordonnez chacune de vos décisions à son bon vouloir. Vous craignez plus de contrarier sa marche que de provoquer la colère des habitants du ciel ! Vous avez tort : la déesse-mère, mère de toutes les déesses, des dieux et des hommes, ne nous éleva pas, jadis, au-dessus des autres animaux en soufflant dans nos narines le vent du progrès, ni en façonnant nos mains comme des outils, mais plutôt en découpant notre langue dans l'écorce même de l'arbre de la parole et en versant sur nos crânes le lait de la mémoire. Malheur à vous qui méprisez mes souvenirs !

Je me trouvais précisément dans ce sentier, le jour où apparut le premier signe des temps nouveaux. À l'époque, j'étais très jeune, plus



jeune encore que vous qui refusez de m'écouter, car, depuis lors, la jeunesse elle-même a perdu de sa fraîcheur. Je cueillais des mûres en compagnie de Netná, oui, c'est ça, de Netná, je revois cette matinée-là plus nettement que celle qui vient de s'écouler aujourd'hui. Netná m'accompagnait toujours à cette époque. Depuis mon premier printemps, elle était à mes côtés en toutes circonstances : c'était ainsi. Mais, ce matin-là, je m'aperçus que quelque chose avait changé : Netná n'avait plus la même odeur, ce qui ne manquait pas de me troubler. Elle prit la parole tout en poursuivant son ouvrage, sans me regarder.

- Søréh, je ne vais pas tarder à passer du clan des cueilleuses à celui des mères.

- Ah bon, fis-je.

Que pouvais-je lui répondre ? Le plus sage des sages se tait quand la nature reprend la parole en lui. Elle ajouta après un silence :

- J'aimerais que tu passes quant à toi du clan des cueilleurs à celui des chasseurs. Tu es bien assez fort pour cela à présent.

- Ce n'est pas à toi de prendre pareille décision. C'est le chasseur de ma mère qui peut dire si le temps est venu pour moi de devenir chasseur à mon tour.

- Bien entendu, mais il ne tient qu'à toi de lui en donner l'idée.

- Pourquoi ferais-je ainsi ? Les vieux ne nous apprennent-ils pas que chaque fruit doit attendre sa saison.

- La pomme est mûre, te dis-je. Écoute Søréh, j'aimerais que ce soit toi qui me fasses passer de l'état de cueilleuse à celui de mère et, pour que tu puisses m'initier, il faut que toi-même tu l'aies été. Il faut que tu sois devenu un chasseur.

Je ne savais pas comment répondre à une demande aussi essentielle. Netná s'impatienta.

- Reste dans ta niaiserie, Søréh, et moi je ferai comme les autres, laissant n'importe quel chasseur m'engrosser à sa guise. C'est à cause d'attitudes comme la tienne que le monde ne changera jamais.



La conversation en resta là : nos coquilles étaient pleines de fruits, il fallait rentrer. Cependant, à l'approche de la grotte, Netná me retint par le bras.

- Entends-tu ? Quel est ce tumulte ?

Il semblait, en effet, que le nombre habituel des chasseurs était multiplié par quatre, à moins que la parole ne fût donnée aux chiens ou aux ours, tant le brouhaha causé par la voix humaine était inhabituel. En débouchant du sentier, nous vîmes une étrange assemblée au milieu de la clairière, non loin de l'entrée de la grotte. Des chasseurs vêtus d'écailles de poissons, de ces pêcheurs qui vivaient déjà le long du fleuve au temps des mères de nos mères, discutaient avec les hommes de notre clan – Meiq leur servant de traducteur. Ils prétendaient que leur tour était venu d'occuper la grotte. Les nôtres expliquèrent que la plaine était assez vaste et les rennes assez nombreux pour subvenir aux besoins de deux tribus. Nos tentes étaient alors dressées à trente jets de pierre de la caverne et nous ne voyions pas d'inconvénients à ce que les hommes-poissons s'installassent devant elle. Mais notre hospitalité ne leur suffisait pas. Ils voulaient la caverne pour eux seuls, soi-disant pour se protéger d'hommes venus d'ailleurs qui leur interdisaient de demeurer sur leurs terres ancestrales, le long du fleuve.

Ednom, l'un de nos chasseurs les plus hardis, perdit patience. La grotte appartenait à la déesse-mère : aucun clan ne pouvait se l'approprier.

- De toute façon, ajouta-t-il, le maître, notre peintre, n'a pas fini l'œuvre qu'il poursuit au fond de la caverne. Il n'a pas encore capturé, au moyen de ses couleurs, tous les animaux nécessaires. Il est hors de question pour nous de l'abandonner. Nous devons pouvoir lui apporter la nourriture sacrée qui convient à son inspiration. Sans quoi la déesse-mère serait mortellement offensée ! Passez votre chemin ! Retournez dans cette vallée maudite que vous n'auriez jamais dû quitter.



- , répondit un homme-poisson.
- Cet homme, traduisit Meiq, désire se battre avec toi, Ednom.
- Qu'il vienne, fit Ednom en prenant une pose de lutteur.
- Pas de cette façon, précisa Meiq, l'homme veut se battre avec ses armes.

L'assistance frissonna. Tous les regards se tournèrent vers la hache de hêtre et de silex que l'homme portait à la ceinture.

- Je ne souillerai pas mes armes, destinées aux demi-dieux que sont les rennes ou les chevaux, en te fracassant le crâne avec elles, asséna Ednom.

- , répondit l'homme en brandissant sa hache.
- Cette arme, traduisit Meiq, a tué le dernier mammoth, elle a soif d'un sang plus indigne.

N'y tenant plus, Ednom s'empara d'un javelot de bois dur et, d'un coup unique, avec la précision du serpent, il l'enfonça dans l'œil droit de l'homme-poisson. Celui-ci, fou de douleur, laissa tomber son arme à ses pieds. Alors, de partout, s'éleva une immense clameur, un long et unique cri de haine, d'amour et de peine, qui eut la force d'ouvrir toutes les bouches comme si le mal de l'homme-poisson gagnait chacun d'entre nous. Je sentis mon ventre tourner ; je crus que j'allais m'évanouir à force de hurler. Mais ce fut l'homme-poisson qui tomba à terre. Le cri aussitôt se dissipa, laissant à peine quelques-uns de ses éclats emplir l'air pendant un instant encore. C'était non plus l'homme, mais le javelot d'Ednom qui se tenait à présent debout : il était fiché dans le crâne d'un cadavre étendu quand il aurait dû l'être dans le sol.

L'homme était mort. Jamais, même dans les plus anciens récits, même à l'époque sauvage où, paraît-il, les mères de nos mères couraient toutes nues par la forêt, un chasseur ne s'était servi de son arme pour tuer un être humain. Pourtant, Ednom avait enfoncé son javelot à travers la vie de l'homme-poisson. Et s'il n'en avait rien fait, l'homme-poisson- cela ne faisait aucun doute dans chacun de nos esprits - aurait tué pareillement



Ednom d'un coup de hache en plein front. Ni l'un ni l'autre n'était coupable. Restait le silence qui pesait maintenant sur nous tous. Restait le crime accompli. Les compagnons de l'homme-poisson ne bougeaient pas. À en croire leurs regards, ils partageaient l'agitation douloureuse de nos pensées. Allaient-ils se ruer sur nous ? Le combat fratricide allait-il reprendre pour ne plus jamais cesser ? Les hommes allaient-ils dresser leurs armes les uns contre les autres et s'entretuer jusqu'à leur disparition, rendant la terre aux animaux, à l'eau, aux arbres et aux dieux ? Par bonheur, un homme-poisson nous adressa un signe de la main.

- ©, dit-il simplement.

Meiq n'eut pas besoin de traduire cette phrase que nous avons tous compris. Les hommes-poissons s'en allèrent pour pleurer ailleurs, dans une autre forêt, leur pêcheur assassiné. Quelques instants plus tard, les chasseurs, les mères, les cueilleuses et les cueilleurs se dispersèrent, comme si, après l'union intense qui avait été nôtre dans le chant et la douleur, chacun éprouvait un besoin subit de solitude. Netná aussi alla se cacher je ne sais où, de sorte que je me trouvai seul au milieu de la clairière. Sans doute un esprit mauvais, le fluide d'un buffle peut-être, profita-t-il du désordre de mes pensées, car ce fut presque sans m'en rendre compte que je me précipitai alors au fond de la caverne, franchissant sans hésitation la ligne interdite aux cueilleurs et aux jeunes chasseurs. Je ne cherchai même pas à être silencieux. Avançant à grands pas dans l'obscurité, évitant les obstacles comme si je connaissais le chemin par cœur, j'aperçus bientôt la silhouette du peintre.

- Entre, petit, m'ordonna-t-il sans paraître étonné de ma présence, qu'as-tu de si important à me dire ?

Je ne pus répondre tout de suite au vieil homme, tant mes yeux étaient fascinés par le jeu des couleurs sur les parois éclairées à la torche. La vie en elle-même, ma vie et celle de tous les miens, nos vies réduites à sa beauté et à sa force me faisaient face à travers les animaux immobiles



traces depuis plus de dix printemps par le maître enfermé dans son travail sacré.

– Comment t’appelles-tu ? Il me semble que tu étais à peine né quand j’ai quitté l’air libre pour m’adonner à ma tâche.

– Maître, un chasseur a tué un homme-poisson venu des rives voisines.

– Que dis-tu ? s’écria le peintre.

– La vérité, maître.

– Alors, tout est perdu !

Le peintre s’assit.

– Sais-tu qui sont ces hommes-poissons vivant le long du fleuve ?

– Non, maître.

– Ce sont les fils de la mère de nos mères. Il y a très longtemps de cela, deux chasseurs rivaux se disputaient le droit de faire passer une belle cueilleuse au rang des mères. Celle-ci se promit au premier qui la trouverait à condition que lui soient laissés trois jours pour se cacher. Ainsi fut fait. Le plus âgé des deux chasseurs découvrit la cueilleuse entre deux bras du fleuve. Comme il détestait son ancien rival, il décida de fonder là un nouveau clan avec elle. Un peu plus tard, trois enfants naquirent. Mais la jeune mère, regrettant la forêt, s’enfuit un jour et vint chercher refuge dans cette grotte. Le second chasseur, qui errait depuis sa déconvenue, la trouva par hasard, ici, un beau matin et la prit à son tour pour femme. Ainsi sont nés le clan des hommes-poissons et le nôtre. Le combat entre nous est une offense à la déesse-mère. Il faut que j’en tire les conséquences qui s’imposent. Va-t’en, maintenant, j’ai beaucoup à faire.

Il me tourna le dos sans plus se soucier de moi. Au lieu de lui obéir immédiatement, j’emplis mon regard des animaux géants peints sur les parois, de leur force impassible, de leur beauté brûlante, puis je sortis en courant.

Le lendemain, une surprise plus grande encore attendait le clan. Un autre groupe d’hommes se présenta à nous, poussés par je ne sais quel



vent, issus d'un horizon inconnu. C'étaient des hommes très grands, mais d'apparence fragile. Leurs costumes nous parurent étranges, quoiqu'en y réfléchissant, ils l'étaient moins que ceux des hommes-poissons. Tout semblait plus petit sur eux, sans l'être vraiment, aucun souffle d'air n'aurait pu passer entre leur peau et celles qui les recouvraient. Par ailleurs, ils ne portaient pas d'armes et arboraient un sourire enchanteur. Enfin, s'ils connaissaient la langue des hommes-poissons, ils parlaient entre eux au moyen de sons inouïs, doux et souples, qui ne semblaient pas se distinguer les uns des autres.

– ,  :  ! expliqua longuement l'un d'entre eux.

– Voici en substance leur discours, résuma alors Meiq : notre peuple se nomme Neolapis. Nous ne voulons pas vous déranger, nous avons besoin de nouveaux espaces, mais ni votre caverne ni votre terrain de chasse ne nous intéressent.

– Qu'est-ce qui les intéresse alors ? demanda un chasseur.

Après que la question eut fait son voyage d'une langue à l'autre, un étranger désigna, d'un large geste de la main, la vaste forêt qui occupait l'espace en direction du couchant.

Nous éclatâmes de rire. De nombreuses lunes s'étaient levées dans le ciel depuis le temps lointain où les hommes, sauvages et nus, avaient quitté l'abri des forêts pour gagner les abords des cavernes. Qui étaient ces étrangers aux vêtements soignés désireux de retourner dans le monde des singes ? Celui d'entre eux qui prenait toujours la parole nous posa une question, que Meiq tenta de traduire en ces termes :

– Mais lequel d'entre vous est votre « chef » ?

– « Chef » ? que signifie ce mot ? lui demanda-t-on.

Plusieurs échanges furent nécessaires pour que, petit à petit, s'éclaire cette étrange notion : le chef (ou le « kan », le « prif », le « rex ») est le



mortel qui porte sur lui le destin d'un clan, qui décide des lois et de ce qui sera fait dans les jours à venir.

- Meiq, veux-tu lui expliquer que personne ne joue chez nous ce rôle, dit un chasseur. Nos lois nous viennent de nos mères, qui les tiennent de leurs mères, qui en avaient hérité de la déesse-mère en personne.

- Nous avons bien un maître, ajouta un autre, mais il s'agit du peintre et il ne décide rien ni des jours ni des nuits.

Meiq nous traduisit ensuite la suite du discours du « chef » des étrangers :

- À qui vais-je donner mes présents ? Puisque vous nous permettez de vivre dans la forêt, il faut que je fasse à votre chef un présent.

- Dis-lui qu'il peut me les adresser, ses présents, lança Ednom, qui s'était tu jusque-là.

Le « chef » des Neolapis sourit étrangement, tandis que l'un des siens lui apporta des silex taillés.

- , « chef » ! dit-il en posant sur le sol, aux pieds d'Ednom, plusieurs sortes de herminettes, de haches et de houes.

Jamais nous n'avions vu d'outils aussi tranchants. Cette fois, ce furent les Neolapis qui rirent en considérant nos mines ébahies. Le fier Ednom réagit aussitôt.

- La forêt ne nous appartient pas. Tu n'as pas besoin de nous donner quoi que ce soit pour t'y enfouir. Garde tes présents. De toute façon, je sais tailler moi-même les silex dont j'ai besoin.

- , fit le chef des étrangers

- Je n'en doute pas. À ta guise ! traduisit bientôt Meiq. Que les Dieux aux fiers organes masculins vous protègent !

Quelques jours plus tard, les étrangers revinrent en grand nombre pour se mettre aussitôt à l'ouvrage. La besogne à laquelle ils s'attelèrent était la plus folle jamais imaginée par l'homme : ils entreprirent de couper un à un tous les arbres de la forêt. Leur prétention nous parut coupable, de sorte que nous imaginâmes que, tôt ou tard, la forêt se vengerait de leur manque de respect à son égard. Mais rien ne se produisit. Plus d'un, parmi



nous, prétendit que les Neolapis étaient des sorciers, ou des dieux : car jamais nous ne les voyions partir à la chasse ou à la cueillette. L'une ou l'autre femme apportaient de la nourriture en suffisance pour la tribu, comme si elles étaient capables de la faire tomber du ciel à l'envi. Elles avaient également trouvé le moyen de capturer l'eau dans de la terre rendue solide par je ne sais quelle magie, si bien que les hommes avaient toujours à boire à portée de la main.

Pendant ce temps, la vie se désorganisait dans le clan. Les chasseurs, distraits par nos étranges voisins, revenaient de plus en plus souvent bredouilles. Quant à moi, je ne songeais pas à provoquer mon changement de condition – et nul n'y pensa pour moi.

Vinrent les saisons froides. Chacun, chez nous, savait qu'il était nécessaire de partir à la recherche d'un troupeau de rennes, comme nous le faisons d'habitude (le peintre n'avait besoin d'être nourri que tous les trois jours), mais personne ne se résolvait à l'idée de se mettre en route. Aucun chasseur ne prenait la responsabilité d'annoncer le départ. Car nous étions tous dominés par le désir de voir à quoi aboutiraient les inquiétantes pratiques des Neolapis.

La surprise suivante ne se fit pas attendre : les étrangers établirent les fondations de la plus immense hutte jamais imaginée. Ils formèrent en effet un pourtour de bois enfermant un cercle si large qu'une pierre au bout d'un propulseur n'aurait pu le traverser. Mais ils ne construisirent aucun toit au-dessus de cette habitation inhabituelle. Le lendemain, ils cédèrent leur hutte à ciel ouvert à de nombreux animaux cornus. Il nous fallut plusieurs journées pour comprendre que ces animaux étaient prisonniers. Nous apprîmes un peu plus tard que les bêtes étaient « domestiquées » et que la hutte n'était qu'un « enclos ».

Puis plusieurs chasseurs, dont Ednom et Meiq, se décidèrent tout de même à partir à la recherche de gibier. Parmi ceux qui restèrent, la faim commençait à se faire douloureusement sentir.



Pour ma part, depuis quelque temps, je voyais moins souvent Netná. Je dois avouer en outre que je rodais tout le jour autour du camp des Neolapis.

Un matin, comme j'étais en mâchonnant une racine, j'entendis un chant frissonnant qui glissait dans l'air. Ce fut comme si mes oreilles rentraient en elles-mêmes, qu'elles se transformaient en bryophyte, en mousse, en terre meuble. Jamais il ne m'avait été donné d'entendre une voix aussi douce. Car c'était une voix, – en m'approchant de la source du son, j'en étais de plus en plus persuadé –, une voix de rêve et d'oubli qui s'était élevé sous le ciel pour arriver jusqu'à moi. Je me trouvai soudain dans une telle confusion qu'il m'était impossible de dire si cette voix riait ou si elle pleurait, si le chant qui la portait était adressé à la déesse-mère ou aux hommes, je n'entendais que de la douceur, une douceur presque douloureuse et, pour rien au monde, je n'aurais voulu que la voix se tût. Enfin, entre deux arbres, j'aperçus la personne dont la bouche modelait ce son miraculeux. Je m'arrêtai à quelque distance dans l'espoir qu'elle ne me vît pas et qu'elle continuât à chanter.

C'était une jeune fille. Dans notre clan, elle aurait fait partie des cueilleuses, mais ce qu'elle était occupée à récolter n'avait rien à voir avec les baies que ramassait Netná : la jeune Neolapis volait à une chèvre son lait. Elle faisait cela en toute innocence, assise tranquillement, n'ayant sans doute pas appris qu'elle profanait ainsi un corps plus proche du divin que le nôtre, et, en même temps, elle chantait, sans effort, sans prêter aucune attention à la splendeur de sa voix, comme si toutes les jeunes filles en possédaient une pareille. Après quelques instants, elle se releva. Jusque-là, dans ma vie, j'avais toujours considéré que Netná était la plus jolie créature de la déesse-mère que je pouvais contempler, plus agréable encore pour mes yeux que le soleil levant ou l'alignement des arbres dans le lointain. La jeune Neolapis bouleversait en un instant toutes mes pensées et toutes mes croyances sur ce qui est beau et sur ce qui ne l'est pas. L'étrangère n'était pas plus belle que Netná, ni même beaucoup plus belle que Netná, la question ne pouvait être formulée de cette façon : elle était d'une beauté



autre, à juger avec d'autres lois. De même que l'on ne compare pas la beauté d'un enfant avec celle d'une mère, il était inutile de mesurer la Neolapis à l'aune de Netná. La déesse-mère, en concevant la jeune fille, avait utilisé un matériau plus fin, plus tendre, presque artificiel. Car s'il avait vraiment fallu comparer l'étrangère à quelque chose, seules les peintures du maître auraient pu me servir de repères. Pour me rassurer, j'imaginai un instant qu'en lui prenant son lait, la belle Neolapis avait volé le caractère divin de l'animal, mais de telles explications, je m'en rendis compte aussitôt, ne servent qu'à nous protéger du mystère véritable, du caractère à jamais inexplicable de la beauté, de l'amour ou de la... Je dus interrompre brutalement le fil de mes réflexions car la jeune fille m'aperçut. Elle cessa aussitôt de chanter et m'adressa un signe. Je m'approchai en tremblant.

– Bonjour, me dit-elle avec simplicité.

– Tu sais parler ma langue ? m'étonnai-je.

– Un petit peu. Un homme de ta tribu me l'a apprise. Tu le connais sans doute : il s'appelle Meiq.

– Meiq ? Comment pourrais-tu le connaître ? Il est parti à la chasse depuis longtemps déjà.

– Oh non, affirma l'étrangère, il vit ici, avec nous, il travaille pour mon *père*.

– Ton *père* ? Je ne connais pas ce mot.

– Je sais, mais il n'existe pas d'équivalent dans ta langue de ce mot venu de la mienne. Sans doute dirais-tu quelque chose comme « le chasseur de ma mère au moment où elle est devenue mère ». Nous disons *père* car chez nous, un homme conserve à jamais sa femme ainsi que les enfants qui sortent du ventre de celle-ci. C'est ainsi.

Tout mon être frémissait, je n'avais qu'une seule envie : être agréable à la jeune fille, pouvoir me montrer gentil envers elle, lui rendre une part de la douceur qui me venait de son image et de sa voix. Mais j'étais déjà trop content de trouver quelque chose à lui dire :



– Pourrais-tu me conduire jusqu'à Meiq ? J'aimerais lui parler.

Je suivis la jeune fille en espérant que le chemin qui me rapprochait de Meiq fût le plus long possible.

J'éprouvai quelques peines à reconnaître l'ancien chasseur. En peu de temps, il avait énormément changé. Il avait l'air plus fort qu'auparavant tout en ayant quelque chose de mou dans le visage. Quand il me vit, il parut embarrassé et déposa le silex qu'il était occupé à tailler.

– Que fais-tu ici ? lui demandai-je.

Meiq me répondit avec fébrilité, presque de manière agressive, m'expliquant qu'il était absolument nécessaire d'abandonner notre ancien mode de vie, qu'il fallait se plier aux exigences du « progrès » (c'était la première fois que j'entendais ce mot fatal) et qu'il ne connaissait plus la faim depuis qu'il vivait parmi les Neolapis. Il m'expliqua leur secret mais je ne compris qu'une partie de son discours.

– Vois-tu Søréh, chaque homme ici ne s'occupe que d'une seule besogne. C'est ainsi qu'en faisant toujours le même ouvrage, il arrive à des résultats bien supérieurs aux nôtres. Considère leur silex. Le père de la jeune fille qui t'a conduit ici taille tout le jour depuis son enfance. Il parvient dès lors à créer des outils beaucoup plus tranchant que ne le pourra jamais le plus adroit des chasseurs qui cogne, de temps en temps, selon son besoin, deux pierres l'une contre l'autre.

– Le père est un peu comme le maître des peintures ? demandai-je.

– Oui, ici, tout le monde est maître de quelque chose.

– Donc tu es maître aussi, Meiq ?

Il éclata de rire.



– Non, Søréh. Moi, je me contente d’aider mon maître : je dégrossis les pierres pour qu’il gagne du temps. Comment voudrais-tu que j’aie déjà acquis son savoir ?... Il faut que tu préviennes les autres, Søréh, qu’ils rejoignent les Neolapis. Il n’y a aucun avenir pour les chasseurs-cueilleurs. Souviens-toi de ce qu’il est arrivé aux hommes-poissons. Ils ont fini par être chassés de leur rivière.

Je courus transmettre ce message. En apprenant que Meiq avait menti, qu’au lieu de partir à la chasse, il avait rejoint les Neolapis, plusieurs membres de la tribu entrèrent dans une sombre colère. Tous ceux qui étaient présents se réunirent devant la grotte. Ils me prièrent de répéter chacune des paroles de Meiq, tâche dont je m’acquittai du mieux que je pus. La discussion qui suivit fut la plus vive à laquelle j’avais jamais assisté. Les uns défendaient Meiq, jugeant qu’il fallait suivre son conseil. Les autres, au contraire, nourrissaient à son égard une rancune infinie et estimaient qu’il devait revenir parmi nous sans tarder. Que les Neolapis étaient des êtres malfaisants. Que la déesse-mère les punirait bientôt. Et qu’il n’y avait pas de plus grand crime que de trahir la façon de vivre inculquée par nos mères. Pour ma part, après avoir répété mon message, je me tus. J’étais incapable de savoir qui avait raison. Les idées de Meiq étaient trop larges pour que je pusse les embrasser d’une seule pensée, les accepter ou les rejeter. En revanche, il me semblait que les membres de la tribu étaient maigres et rugueux, leurs traits me paraissaient grossiers et je ne parvins pas à chasser de mon esprit l’image de la belle Neolapis dont le chant flottait toujours dans mes oreilles. C’était d’elle et non du progrès ou des mères que j’avais envie de parler. À cette fin, je m’approchai de mon amie Netná. Je commençai à lui expliquer ce que j’avais vu et entendu, quand, à la stupéfaction de tous, le maître des peintures sortit de la grotte. Son regard terrible affronta la lumière sans ciller, malgré la longue nuit qui avait été sienne.

– Venez ! ordonna-t-il.



Il nous entraîna tous et toutes dans le sanctuaire, les chasseurs comme les cueilleurs ou les mères. Je me réjouissais déjà à l'idée de contempler à nouveau son œuvre. En entrant dans la salle des peintures, je ne pus retenir un cri. Le maître avait recouvert ses rennes, ses bisons et ses aurochs d'une épaisse couche de couleur rouge. Tout avait disparu sous le feu, sous le sang.

- Les temps sont finis, dit alors le maître. Le crime d'Ednom marque la fin du séjour de l'homme sur cette terre. La déesse-mère va reprendre ses enfants. Maintenant sortez. Je dois me préparer à la mort.

Le maître s'étendit au pied de son œuvre défigurée. Nous sortîmes en silence.

Dehors, la conversation prit un autre tour. Les partisans de Meiq annoncèrent calmement qu'ils allaient grossir les rangs des Neolapis. Ils parlèrent peu et avec fermeté, la mort du maître semblait leur donner un nouveau courage. Les défenseurs du souvenir des mères répondirent à peine. Ils attendraient le retour d'Ednom et des autres chasseurs pour prendre une décision.

Je m'en allai consulter Netná, pour la forme sans doute, car ma décision était déjà prise.

- Qui comptes-tu suivre, Netná ?

Elle me regarda un instant puis baissa les yeux.

- Va rejoindre Meiq et la fille du tailleur de pierre, dit-elle. Moi je reste ici.

Je la saluai et m'en allai aussitôt. Cette phrase, prononcée très vite par Netná, me soulageait profondément. Je ne pouvais pas encore savoir



qu'elle m'avait adressé là une parole d'amour pur, généreuse, désinvolte, magnifique et désespérée.

Les Neolapis n'avaient pas vraiment besoin de nous. Par bonté, cependant, comme l'expliqua leur « chef », ils acceptèrent de nous accueillir et de nous nourrir. En échange, il nous demanda de lui jurer obéissance et de nous engager à effectuer quelques tâches fort peu contraignantes. Il disait vrai : notre rôle consista simplement à surveiller l'enclos, armé d'un bois au bout duquel était fixé un silex étonnamment tranchant. Nous n'avions donc presque rien à faire.

Je choisis bien entendu le poste de garde le plus proche de l'enclos des chèvres, pour pouvoir à loisir écouter chanter la fille du tailleur et contempler son image. Elle s'en rendit compte le jour même. Mais elle n'éprouva plus le besoin de m'adresser la parole. Et le lendemain, un garçon l'accompagnait. Une vive douleur vint me frapper, entre la poitrine et le bas-ventre, avec je ne sais quelle arme nouvelle et redoutable. En même temps, je me sentis sale ; mon corps, qui jusque-là était simplement moi-même, ne me sembla plus correspondre à ce que devait être un corps. Mais je ne comprenais pas encore.

Un matin, j'entendis une série de cris. Les autres « gardes » avaient attrapé un « intrus » qui essayait de voler une petite bête à cornes. L'intrus en question était une intruse et n'était autre que Netná. Les gardes demandèrent au chef ce qu'il fallait en faire.

– Il n'y a pas deux châtiments pour les voleuses, déclara le chef. La mort.

Un bovin se mit à meugler dans le silence. Puis :

– Ce n'est pas possible, nul ne peut tuer ainsi, m'écriai-je. L'homme ne tue pas l'homme.



– Qui es-tu pour me contredire ? Ta parole n’a pas de valeur ici ! Ne m’as-tu pas juré obéissance ? C’est toi qui vas la tuer, petit garde, et si tu ne le fais pas, je la tuerai moi-même puis je te tuerai ensuite.

Je regardai autour de moi. Tous se taisaient. Les Neolapis m’observaient froidement, les anciens membres de la tribu baissaient les yeux, aucun d’eux ne cherchait à me soutenir. Netná hoquetait comme un renne blessé à mort. Enfin, un regard se posa sur moi : c’était celui de Meiq.

– Obéis, me chuchota-t-il.

Je m’emparai de la hache que me tendait le chef. Je la soulevai, bien haut, au dessus de ma tête, considérai un instant la cime d’un des seuls arbres demeuré debout, puis je laissai retomber mes bras devant moi. Le silex s’enfonça dans la chair du cou de mon amie, aussi facilement que l’ongle du pouce dans une baie rouge et sucrée. Le sang coula sans rien dire, comme un jus odorant. Netná n’eut même pas le temps de crier. Le ciel ne vibra d’aucun des hurlements qui avaient suivi la mort de l’homme-poisson assassiné par Ednom. Et, contre toute attente, la déesse-mère ne fit ni s’entrouvrir le sol sous mes pieds ni tomber un aigle sur mes épaules. Rien. Il ne se passa rien. Quelqu’un emmena le corps inerte de Netná et chacun regagna son poste.

Quelques jours après l’exécution, Ednom et les chasseurs revinrent. Ils voulurent venger Netná. Pour la première fois, j’entendis le mot « guerre ». Mais celle-ci ne dura pas longtemps : les armes préparées par le tailleur tuaient du premier coup, alors que les chasseurs devaient en général frapper trois fois pour donner la mort. La victoire des Neolapis fut totale. Et j’avais pris part à ce succès.

Vous ne m’écoutez pas, jeunes gens, parce que je ne suis qu’un vieil esclave. Mais jadis, avant le progrès, j’étais un homme libre, qui vivait dans un monde où tous étaient égaux, où l’amour se moquait de la tâche que



vous deviez accomplir, où personne ne savait ce qu'étaient la guerre, le meurtre et la possession.



## La femme du pendard

Une corde. Je montai une à une les marches de l'escalier en bois installé à mon intention, le matin même, sur la place de la ville. Et la corde m'attendait. Le bourreau – c'était la coutume – s'adressa à la foule pour lui demander, par acquit de conscience, si personne ne désirait interjeter un recours en grâce en ma faveur. Puis, sans attendre, il m'empoigna par les épaules (mes mains étaient liées derrière mon dos). Les gens, massés à mes pieds, hurlaient à tue-tête comme si la qualité de ma mort dépendait de l'intensité de leur fiel. Comme si leur haine, qui me laissait pourtant indifférent, aussi froid qu'un cadavre, m'était destinée depuis toujours.

La corde fatale s'enroula autour de mon cou. Dans un instant, une trappe allait s'ouvrir sous mes pieds. Cependant, une voix de femme s'isola parmi les cris. Je n'avais pas envie d'écouter ce qu'elle avait à dire. Deux hommes la soulevèrent et la portèrent à bout de bras.

Le bourreau s'empressa, d'une main quelque peu malhabile, de desserrer le nœud de chanvre. Visiblement, il ne savait plus comment il devait se comporter. Je me décidai à écouter les revendications de la femme. Mais ce fut l'échevin-receveur, monté en hâte à la rescousse du bourreau, qui m'adressa la parole.

– Condamné Menard, cette femme te propose sa main. C'est dans la coutume : si tu acceptes de l'épouser, tu seras gracié. Mais même la loi ne peut obliger un homme, fût-il comme toi le dernier des pendards, à se marier contre son gré. Il nous faut ton consentement. Alors, la corde ou la femme ?

Si j'hésitai un instant, ce ne fut pas en raison de la laideur extrême de cette femelle sans âge qui n'avait plus devant elle que ce pauvre expédiant-là pour fourrer un homme dans son lit, non, sa laideur était à



l'image de la vie sinistre, misère noire et rapines sordides, qui m'avait conduit au gibet ; les femmes que j'avais aimées pendant quelques rares instants, des filles de joie, des folles, des malheureuses, n'avaient rien en commun avec les princesses des contes, ni même avec les bourgeoises soignées des villes : cela n'avait pas entravé mon plaisir et je n'étais pas loin de penser – en vérité, je n'avais jamais mené ma pensée jusque-là – qu'aimer la beauté charnelle était déjà un signe de raffinement et de délicatesse, tout autant, vu d'où je me situais, que le goût de cette chimérique beauté spirituelle prétendument supérieure. Celle qui voulait me sauver était certes vraiment repoussante, avec ses cheveux trop noirs et sa peau tavelée, son dos courbé et ses yeux retors, pourtant seuls les rires de l'assistance me firent un moment préférer la corde. On a beau être accoutumé à la haine, on n'en supporte pas mieux les moqueries. Il allait me falloir vivre au milieu de ces ribauds, avec cette femme que chacun d'eux avait méprisée, endurer pendant des années les railleries et les quolibets. La mort m'apparut plus digne.

Au dernier moment, je me ravisai, car je sentis que mon exécution n'arrêterait pas les rires dans leur élan. « Tu as peur de cette femme ! Tu as raison ! », s'exclamaient déjà ceux qui me voyaient barguigner. « Entre deux abîmes, ton cœur balance », entendis-je encore.

– Échevin, je choisis la femme !

À ces mots, ma promesse se mit à escalader la potence, tandis que le bourreau me débarrassait de la corde et me déliait les mains. Dès que, arrivée à ma hauteur, elle se retourna, la foule cessa de ricaner. Contrairement à ce que j'avais cru, cette femme savait se faire respecter. Sa laideur, loin d'être drôle, impressionnait vivement les habitants de la ville. Elle n'eut à prononcer aucune parole, son regard plein de colère suffit à imposer le silence. Un instant, je me pris à penser que c'était Dieu lui-même qui me pourvoyait *in extremis* de cette épouse inespérée. Une épouse à ma mesure. J'eus envie de m'esclaffer à mon tour. Cependant, je me contins.



– De longues cuisses, des bras qui n’ont jamais rechigné à porter le faix, un menton viril, l’œil décidé, voilà enfin un homme ! Des années durant, j’en ai cherché un de cette trempe dans toute la contrée. En vain. Et il aurait fallu que je laissasse cet oiseau rare au bourreau ?

La femme avait habilement retourné la situation et personne n’y trouva à redire.

Prêtre et maire furent convoqués sur-le-champ : les liens sacrés du mariage devaient être noués sur l’hôtel où d’ordinaire Satan serraient les siens. Chacun à leur tour, l’officier de Dieu et l’officier civil insistèrent sur mes devoirs conjugaux. Je risquais de retrouver la corde si mon épouse s’avérait insatisfaite, alors que des sanctions plus graves encore m’étaient réservées au cas où je tenterais de m’enfuir.

Après cette rapide cérémonie au cours de laquelle j’appris qu’elle se nommait Marguerite, ma femme, soucieuse des traditions, dépensa quelques bons écus dans une taverne, autour d’une table bien garnie dont profitèrent dix ou douze personnes. Les invités ne semblaient pas participer à l’intimité de Marguerite qui, une fois ses ordres donnés, ne s’entretint plus avec quiconque. Quant à moi, je n’avais pas faim et je bus à peine quelques gorgées. Nul ne me prêtait attention.

Quand nos hôtes furent fin saouls, ma femme me prit par la main.

– Viens, dit-elle, il est temps que tu découvres ton logis.

La maison, notre maison, ne ressemblait pas à un château. Mais elle ne respirait pas non plus la misère. Il y avait là tout ce que le siècle jugeait nécessaire au bien-être du foyer.

Marguerite me montra en dernier lieu la chambre (la nuit tombait déjà).



- Je ne t'ai épousé, déclara-t-elle à brûle-pourpoint, ni pour que tu fasses de moi ta maîtresse, ni pour t'arracher un enfant...

- Pourquoi alors ? (C'était la première fois que je lui adressais directement la parole.)

- Assieds-toi, me conseilla-t-elle avec douceur, j'aurais peut-être besoin de toi pour mener à bien une certaine tâche, mais rien ne presse. Et, en attendant...

Je ne m'assis pas tout de suite (et pourtant jamais un lit aussi avenant ne s'était offert à ma carcasse).

- Je ne suis bon qu'à voler, à tuer et à me balancer au bout d'une corde, lançai-je.

Elle me considéra avec un sourire étrange comme si ma remarque lui procurait un plaisir particulier ou éveillait en elle une pensée précise.

- En attendant, reprit-elle, tu m'aideras à entretenir ce toit et à remplir mon office.

- Je suis ton époux, Marguerite (c'était la première fois que je l'appelais par son prénom et cela ne me parut pas naturel), pas ton commis.

Je m'assis enfin, elle en fit de même. Mais, installé chacun sur un bord opposé du lit, nous nous tournions le dos.

- Pour ce qui est de l'amour, sache que les femmes ont d'abord besoin d'affection et que le plaisir des sens, s'il est nécessaire, ne vient qu'en second lieu. Au contraire, l'homme ressent d'emblée le désir des corps.

Quelle espèce de gnomide savante avais-je donc épousée ? Jamais je ne me serais avisé de réfléchir de la sorte. La réalité me semblait plus simple que son discours.

- Aussi, ajouta-t-elle, est-ce à toi de décider. De toute façon, je serais heureuse de ton choix.

- Pourquoi te refuserais-je l'engrais qui était réservé à la mandragore ? conclus-je.



Le lendemain, je me réveillai très tard. La couche était vide à mes côtés. Je restai encore étendu un long moment jusqu'à ce que Marguerite arrivât enfin, les bras chargés de victuailles.

– Reste-là, me dit-elle, je t'apporte la pitance que tu aimes.

J'avisai, sur un plateau, un amas d'oublies et de galettes au miel.

– Comment sais-tu que je raffole des oublies ?

– C'est une supposition que j'ai faite : je vois que je ne me suis pas trompée.

Elle s'assit à côté de moi, étendant ses jambes sur les draps. En commençant à manger, en la voyant là, son flanc longeant le mien, je ressentis, Dieu sait pourquoi, un genre de dégoût indécis. Elle s'en aperçut immédiatement : je ne parvenais à lui cacher quoi que ce fût.

– Tu sais, m'avoua-t-elle, autrefois, j'étais belle. Ou du moins, pareille aux autres jeunes femmes. C'est l'amour qui m'a défigurée.

Je l'encourageai à me raconter son histoire.

– À l'époque, j'habitais à des lieues d'ici, dans une autre ville. Je ne faisais pas partie alors, comme aujourd'hui, du commun. Mon père était un drapier fortuné. J'avais un fiancé, Hubert, et nous nous aimions. Malheureusement, il attrapa une maladie sournoise, un genre de peste, si tu veux. Mes amis me conseillèrent de me protéger, de m'écarter de lui. Mais je préférais écouter mon cœur et mon devoir... Mal m'en a prise, mon fiancé mourut malgré mes soins et je tombai malade à mon tour. Il eût été sans doute préférable pour moi de disparaître à jamais. Dieu en a voulu autrement. Un matin, je me levai : j'étais guérie et désespérée. J'avais perdu à la fois mon amour et la beauté. La maladie m'avait effroyablement défigurée... Il est plus supportable d'être rejetée par des étrangers que par les siens. Je ne pus souffrir longtemps le regard, apitoyé et honteux, de



ma propre mère, de mon propre père, et personne ne me retint quand je me décidai à partir... Je vins m'installer ici, il y a quinze ans de cela.

Marguerite se tut. J'étais étonné de voir à quel point elle était capable de ne rien celer.

- As-tu déjà réfléchi à ce qu'était la Justice ?

- Dieu m'en a préservé, répondis-je, un voleur qui songerait à la Justice verrait ses doigts trembler au moment de crocheter une porte ou d'ouvrir un coffret.

- Moi j'y ai souvent réfléchi. Considère mon histoire : si je n'avais pas obéi à mes devoirs, j'aurais gardé la beauté. Où était le mal ? De quoi ai-je été punie ?

Je me levai pour récupérer mes habits. Cette femme pensait sans cesse et je me sentais gagné par la contagion.

- Peut-être, fis-je remarquer au hasard, y avait-il eu du mal dans la maladie même.

Marguerite parut stupéfaite de ce que j'avais avancé là.

- Tu as raison, concéda-t-elle, mais je n'avais rien à voir avec ce mal. Le responsable en était le carabin, ou plutôt le marchand d'orviétan qui empoisonna Hubert avec un élixir censé augmenter sa puissance musculaire. Cet élixir corrompit son sang, ainsi que celui des autres jeunes hommes de notre entourage qui y avaient goûté. Hubert était déjà terriblement affaibli quand la peste s'empara de son corps, puis du mien, par contagion. S'il n'avait pas écouté ce charlatan, sans doute aurait-il résisté à la maladie.



La conversation ne pouvait pas durer beaucoup plus longtemps pour moi. J'avais, dans les jambes, des fourmis qui m'obligèrent à sortir de la chambre.

La besogne ne manqua pas pendant les trois jours qui suivirent. Je me chargeai de soigner le vieux cheval que possédait Marguerite, de réparer la toiture, de couper du bois et d'autres menus ouvrages. J'ignore ce qu'un homme doit ressentir pour sa femme. Mes connaissances sont nulles en ce qui concerne la courtoisie, le *fin'amor* et la cour d'amour. Il me semble que je n'éprouvais rien, ni répulsion, ni attirance, ni désagrément, ni plaisir. Et cela me convenait parfaitement. Marguerite ne me dérangeait jamais, au contraire : elle prévenait, dans la mesure du possible, mes moindres désirs comme si elle en devinait l'émergence. Parfois, nous allions nous promener en ville ensemble, bras dessus, bras dessous. Passée la première surprise, les badauds ne nous accordèrent plus aucune attention particulière.

Du reste, Marguerite ne traînait jamais longtemps dans mes pattes. Elle travaillait, elle aussi, la plus grande partie du jour. Je ne saurais dire de quoi il s'agissait au juste : elle écrivait pendant des heures puis allait porter des parchemins à gauche et à droite. Quand j'eus fini mes diverses réparations, je m'occupai de transmettre ses messages à travers la ville, ce qui lui permit d'en écrire davantage.

Trois mois passèrent ainsi sans même que je m'en aperçus. Malheureusement, un matin, sous prétexte d'accroître encore notre rendement, Marguerite voulut m'apprendre à lire. Cela ne me plut évidemment pas. Il est malséant pour une femme de mettre sa propre supériorité en évidence au détriment de son mari. Son ascendant sur moi était déjà assez considérable comme cela.

- À quoi servent toutes tes écritures ? Ce sont des fatras qui éloignent les gens de la vie, m'écriai-je.



- Tu sais très bien, répondit-elle d'une voix ronde et convaincante, que rien n'est plus utile et que les peuples sans clerc sont des peuples sans avenir.

Elle avait raison ; sans aucun doute connaissait-elle le sujet mieux que moi, mais je ne pouvais me résoudre à toujours lui laisser le dernier mot.

- Voilà à quoi mène tout cela : à ce que certains peuples puissent en écraser d'autres. Et au sein même des peuples triomphants, tes livres contribuent à humilier le pauvre, à fixer sa domination sous un sceau immuable.

- Les chartes ont permis aux villes de se libérer du joug des seigneurs, affirma-t-elle, et un jour viendra où le manant le plus humble saura lire et écrire.

- Si jamais le soleil devait se lever sur ce jour béni, rétorquai-je avec agressivité, l'écriture n'aura plus aucune valeur et les puissants inventeront autre chose pour nous fouler aux pieds.

Elle me sourit d'un air étrange (ce même regard dont je ne parvenais pas à circonscrire le sens) puis se dirigea vers le buffet. De dessous une pile de draps, elle sortit une reliure usagée.

- Regarde, me dit-elle, quand tout le monde sera capable d'écrire, les malheureux auront tous la chance que j'ai eue... Voici l'histoire de ma vie, couchée tout entière sur ces parchemins. Sans cette ultime consolation, je n'aurais pu endurer le sort abominable qui fut le mien entre le jour où Hubert mourut et celui où je te sauvai du gibet. En se transformant en mots, ma douleur m'est devenue moins cruelle. Et aucun roi, si puissant soit-il, n'aurait pu me proscrire ce remède-là.

Une fois encore, la joute oratoire se terminait par ma défaite et je devinais en elle une émotion qui guettait la mienne. J'en détournai aussitôt le cours.



– Le premier jour, tu m’as parlé d’un service que je devrais te rendre. Il est temps que je m’en acquitte.

Avant de me répondre, elle rangea soigneusement ses parchemins à l’endroit précis où elle les avait pris.

– Il n’en est plus question, finit-elle par déclarer, j’ai décidé d’oublier ces vieilles histoires et je te prierais de ne plus m’en parler. Bien plus, j’ai l’intention de quitter cette ville et d’aller recommencer une nouvelle vie avec toi au loin.

En moi ne cessait de monter une colère d’autant plus sourde qu’elle était injustifiée. Et personne ne m’avait jamais appris à me contenir.

– Tu es folle ! m’écriai-je, tu ne sais donc pas que, passés les murs de cette ville, je serai libre et plus rien ne m’empêchera de t’abandonner. Qui crois-tu être pour espérer enchaîner un hors-la-loi avec tes bras de femme ?

Le visage difforme de Marguerite, encore enlaidi par la tristesse, me déchira les entrailles, mais ne me calma point. Heureusement, elle eut l’intelligence de s’interdire les larmes, sans quoi je l’aurais certainement battue.

– Peut-être un jour, souffla-t-elle après un silence morbide, auras-tu l’occasion... avec une autre femme plus belle que moi, je veux dire, une femme normale... Saisis ta chance, je ne t’en voudrai pas. Tant que tu me reviens.

Ce fut le comble. La liberté qu’elle semblait me concéder de bonne grâce ne faisait qu’élargir mes fers.

– C’est moi l’homme, hurlai-je, c’est à moi de prendre les décisions. Je n’ai que faire de tes permissions.



Je sortis avec l'intention de ne plus revenir. Dehors, je tombai, en plein jour de marché, dans des rues surpeuplées. À la devanture d'un marchand, je volai un pétiole de rhubarbe. Ce menu larcin, s'il n'était pas passé inaperçu, aurait suffi à me ramener à la corde, mais j'avais besoin de me sentir maître de mon destin. Car il m'était intolérable de subir ainsi l'ascendant d'une femme aussi disgracieuse que Marguerite. Et je ne parvenais pas, en marchant dans la foule, à me résigner à mon sort. Au détour d'une allée, la gorge d'une marchande, qui se penchait pour regarnir son étalage, attira mon attention. Je m'arrêtai pour la contempler. Ses formes étaient agréables, certes, et puis après ? En se redressant, la marchande m'adressa un regard malicieux. Je poursuivis mon chemin.

Les rues se vidaient déjà quand je commençai à m'apaiser. Cependant, je ne rentrai pas aussitôt, car j'éprouvai, une fois qu'elle s'était tue, le besoin de comprendre ma colère (ce genre de besoin, naguère, m'était tout à fait étranger). La laideur de Marguerite, à la longue, m'accablait-elle ? Ou, au contraire, étais-je exaspéré par le contraste qui opposait son corps difforme à la sagacité de son esprit ? J'étais incapable de répondre à de telles questions. Peut-être, du reste, la vérité résidait-elle encore ailleurs et n'avais-je su écouter, pendant trois mois, tant de profonds discours que dans la mesure où ils sortaient d'une bouche sans beauté.

Je ne compris qu'une chose, au milieu du salmigondis de mes interrogations : Marguerite était devenue nécessaire à la bonne conduite de mes idées qui, sans le secours de sa parole, cherchait désespérément un appui dans le désordre d'une nuit inarticulée. Je décidai de rentrer. Oui, nous allions la quitter ensemble cette ville maudite et nous...

La porte de la maison était entrouverte. Cela ne présageait rien qui vaille. J'entrai plein d'appréhensions. La pièce principale, sens dessus dessous, portait les traces d'un combat acharné. Dans un coin, je découvris le cadavre de Marguerite, le cœur transpercé par un grand couteau de cuisine.



Mon instinct de voleur prit spontanément la situation en main, d'autant que jamais je n'aurais pu faire admettre mon innocence à quiconque. J'étais l'assassin désigné d'un meurtre que je n'avais pas commis.

La réserve d'écus qu'avait accumulés mon épouse était restée à sa place. Je m'en emparai puis je me dirigeai vers l'écurie. Cependant, avant d'enfourcher le cheval, pris d'une intuition subite, je revins sur mes pas et emportai avec moi les parchemins sur lesquels Marguerite avait consigné sa triste destinée.

Je m'enfuis dans la forêt dont l'orée s'ouvre aux portes de la ville. Après quelques jours d'errance solitaire, je m'aperçus que mon histoire m'avait précédé et me paraît, aux yeux des brigands, d'une notoriété sans pareille. Cela me permit de rejoindre la fameuse bande du Capitaine qui s'adonnait alors à la plus noire des activités : le pillage d'églises.

Pendant près d'un an, je volai sans scrupule l'or des moines et des abbés. Revenu à d'anciens modes de vie, je perdis presque immédiatement la manie des ratiocinations que m'avait inculquée Marguerite. D'ailleurs, je ne songeais plus jamais à elle.

Pourtant, je conservais pieusement ses parchemins. Et, après un an d'activité intense, je fus gagné par une espèce de lassitude. Ce fut à peu près à cette époque que je priai Torcol, le seul de mes compagnons qui savait lire, de chercher dans le manuscrit de Marguerite les indices qui m'aideraient à résoudre le mystère de sa mort.

Torcol ne m'adressa pratiquement pas la parole pendant plus d'un mois. Enfin, un soir d'été, alors que nous campions en plein cœur de la forêt, il m'entraîna à l'écart, puis il m'invita à m'asseoir sur une souche. Après m'avoir rendu les parchemins, il me dit d'un trait :



- Sache, Ménard, que tu as vécu auprès d'une épouse hors du commun. Je ne puis te cacher que ce qu'elle a écrit là a arraché des larmes au grand Torcol. Je n'ai jamais rien lu de pareil. J'ignorais que tant d'esprit pouvait habiter un corps de femme.

- Tu vieillis Torcol, me contentai-je de répondre, et l'âge t'attendrit. Dis-moi plutôt si tu as trouvé dans tout ce fatras la raison de sa mort.

- J'y venais Ménard, j'y venais. Dans les dernières pages, ta femme raconte qu'elle a reconnu, parmi quelques nouveaux arrivants, le charlatan qui avait causé et sa disgrâce et la mort de son fiancé. L'imposteur s'était enrichi et pénétrait dans la ville avec faste, comme un patricien de la plus haute importance. Suit dans le texte plusieurs réflexions sibyllines sur la vengeance...

- Tout est clair, m'exclamai-je, c'était dans le but de se venger de cet escroc que Marguerite m'avait sauvé de la corde. Elle avait ensuite renoncé à ses noirs projets par amitié pour moi. Mais le carabin l'avait également reconnue et s'est débarrassée d'elle avant qu'elle ne pût débarrasser le monde de lui.

- Tu vois juste, reprit Torcol. Mais maintenant que tu connais la vérité, oublie cette histoire, Ménard. Ce texte ne suffira pas à prouver ton innocence et les bourreaux ont, depuis lors, d'autres crimes à te reprocher.

Cette nuit-là, pour la première fois de ma vie, je ne trouvai pas le sommeil. À travers les brumes de mon esprit fiévreux, il m'apparut clairement que Marguerite m'avait aimé avec passion et je grelottais à l'idée qu'elle était morte en croyant que je l'avais abandonnée. Les derniers mots que j'avais adressés – moi qui n'avais même pas connu ma mère – à la seule femme ayant éprouvé de l'affection pour moi étaient des mots de colère. Au beau milieu de la nuit, alors que tous mes camarades ronflaient comme autant d'honnêtes gens, je vis devant moi la frêle silhouette de Marguerite se précipiter vers la porte, l'ouvrir avec joie en croyant à mon retour et tomber face à la mort. Pour échapper à une telle vision, il ne me restait qu'une issue : l'action.



Torcol voulut me dissuader de rendre justice à Marguerite. Qu'avais-je à y gagner ? Mais ce fut moi au contraire qui le convainquis de m'aider. Il fallait en effet procéder à une enquête rapide pour savoir quel notable s'était installé en ville deux ans auparavant et je ne tenais pas à me montrer avant le moment crucial.

Mon compagnon s'acquitta à merveille de sa besogne et m'indiqua l'adresse de mon homme. Je refusai cependant qu'il m'aidât davantage.

Il était minuit quand je traversai la ville endormie. Une fenêtre était encore éclairée sur la façade, à l'étage de l'immeuble de l'assassin. Au moyen d'une corde solide, j'escaladai le mur, m'agrippant aux enseignes. Le spectacle que je vis à travers la vitre me souleva le cœur. Moi qui n'avais pas hésité à étreindre la laideur même en la personne de Marguerite, j'étais dégoûté de voir les chairs de cet homme veule et pourtant normal se frotter aux peaux satinées de deux déesses vénales. Avant de fracasser vitres et meneaux, je crois que j'eus le temps de songer une dernière fois à l'amour de Marguerite : c'était la même rudesse de caractère qui m'avait permis de l'embrasser malgré sa difformité et qui m'avait empêché de répondre à ses sentiments.

Le bruit du verre et du bois brisés quand je fis irruption dans la chambre provoqua, comme en écho, les criailles des vestales. L'homme se rua dans un couloir. Sans me soucier des filles, je lui menai la chasse, encore tout encombré des débris de la fenêtre. Devant moi, les fesses nues de ma proie escaladaient un escalier. Le charlatan réussit à mettre une porte entre lui et moi avant que je ne le rattrape.

- Ce n'est pas moi qui ai tué Marguerite, cria-t-il à travers les planches de bois. Laisse-moi la vie, maraud, je te donnerais plus d'or que tu n'en as jamais vu.



Il m'avait reconnu. Cela ne fit que redoubler mes forces. J'étais content qu'il sût pour quelle raison sa dernière heure était venue. La porte ne résista pas à mon épaule.

- Défends-toi, dis-je à l'homme tremblant, lâche, veule et nu.

Mais je ne lui laissai pas l'occasion d'esquisser le moindre geste ; je sortis mon couteau de ma poche et le lui enfonçai dans la poitrine, à peu près là où lui-même avait poignardé Marguerite.

Je contemplai son agonie de bout en bout.

Mon devoir était accompli, mais je ne m'en trouvais ni plus heureux, ni plus léger.

J'étais occupé à descendre l'escalier quand je compris que les filles de joie avaient alerté la maréchaussée.



Corde, me revoilà ! Je monte les marches du gibet, tu m'as attendu, je reviens vers toi. Corde, le bourreau te passe à mon cou et tu vas m'étrangler, moi qui ai commis tant d'abominations, pour sanctionner le seul acte juste que j'aurais posé durant ma vie. Dans un instant, une trappe va s'ouvrir sous mes pieds. Ah Marguerite, que dois-tu penser, là-haut, en nous voyant ensemble, la corde et moi ? Quelles conclusions tires-tu de ce paradoxe, toi, épouse que je ne retrouverai certes pas dans les Enfers, que diras-tu à Dieu de la justice humaine, alors que l'on pend ton homme parce qu'il a puni ton meurtrier ? Toi, Marguerite, la femme du pendard.



## Vocation

Ça suffit! Raymond décida qu'à partir de maintenant, ils appartenaient au passé, les chats miaulant devant sa porte, les comment allez-vous madame et les livres d'image. À quarante ans, il en avait marre d'être transparent, d'entendre le même bonjour jeune homme. Qui plus que lui pouvait dire j'ai fait mes preuves, que diable, j'ai roulé ma bosse sans l'aide de rien ni de personne ? Le magasin jamais n'avait été aussi rentable et, depuis l'enterrement de maman, il s'en occupait tout seul. Puis, malgré son vertige, Raymond, qui, d'ordinaire, ne tenait pas en équilibre sur une chaise, avait réparé le toit de la maison par ses propres moyens. Alors, assez de chicorée, de trottoir trop large et de chandail trop étroit ! Il n'était pas n'importe qui ! Si papa n'avait pas eu la mauvaise idée de mourir aussi jeune, Raymond aurait pu poursuivre des études au lieu de soutenir maman et Dieu seul sait ce qu'il serait devenu : général, docteur, ministre, champion cycliste ? Depuis toujours, un destin hors-norme guettait Raymond Marimont. La reine ne l'avait-elle pas embrassé quand il était petit, lors d'une visite royale à l'école du village ? Jusqu'à présent, ne lui avait fait défaut, pour jaillir, pour s'accomplir, qu'un oiseau de bon augure, qu'un appel. Ne jamais brûler les étapes, voir le blanc des yeux avant de tirer... Or, depuis peu, les signes se multipliaient et Raymond se sentait porter par une marée ascendante dont il fallait profiter avant de retomber dans le creux de la vague. D'abord, un matin, il s'était réveillé en voyant clair. Lui qui, sur les plus anciennes photographies, portait toujours des lunettes, il avait vaincu en une nuit trente-trois ans de myopie. Ensuite, il s'était mis à lire. Avidement. Des livres de son père. Des livres épais, sérieux (son père avait été professeur tout de même), qu'il engloutissait en quelques heures. Le moment n'était pas encore venu d'émettre des jugements sur ces livres, intéressants ou banals, bons ou médiocres, peu importe, lui, Raymond, qui n'avait, depuis l'école, utilisé l'alphabet qu'à seule fin de déchiffrer les papiers d'emballage, se repaissait à présent de



littérature, de poésie et de philosophie. Au point qu'il s'estimait bientôt capable de lire une feuille blanche, du bois ou un encrier. Et enfin, surtout, la semaine précédente, malgré ses anciennes réticences, il avait osé se rendre au mariage de Sandrine, sa petite cousine, et il n'était pas tombé malade, et tout le monde avait été agréable avec lui, personne ne s'était moqué de son costume. Certains signes ne trompaient pas : Raymond était prêt, dorénavant. L'heure avait sonné enfin, qui lui promettait la délivrance. Raymond ne devait plus barguigner, il lui fallait trouver une femme.

Pour mener à bien une telle entreprise, il était primordial d'avoir de solides principes. Par exemple : ne pas mêler affaire de cœur et affaire d'argent. Aussi, puisqu'il ne pouvait être question de s'intéresser aux clientes, Raymond, pour la première fois depuis quinze ans, le jeu en valait la chandelle, n'ouvrit pas le magasin ce matin-là et partit avec la camionnette en direction de la ville.

Là-bas, se fiant à son seul instinct, il parcourut les rues au hasard. Son plan d'action se limitait à peu de choses : entrer dans le premier bistrot venu – pour peu qu'il porte un nom sympathique – ou bien laisser agir le destin. Or, aucun café n'eut la grâce de lui plaire : les vitrines arboraient toujours le même genre de syllabes criardes et exotiques, américaines peut-être, ou brésiliennes, dont il ignorait le sens. Il aurait voulu commencer son aventure à *La belle dame sans merci* ou *Aux deux matous qui rient* comme dans les romans qu'il avait lus récemment.

Il déboucha sur une place dominée par un bâtiment solennel qui attira son attention. Abordant un passant, « Pardon, Monsieur, demanda-t-il, quelle est cette bâtisse ? »

– C'est l'université, Monsieur, lui répondit-on.

Raymond grimpa quatre à quatre les escaliers de la faculté pour se précipiter ensuite à l'intérieur de la première salle ouverte. Une multitude



de voix jacassantes et opaques lui emplit aussitôt les oreilles. Des centaines d'étudiants, assis pour la plupart, se répartissaient les gradins d'un amphithéâtre gigantesque, discutant entre eux par petits groupes dans l'attente de leur professeur. Cette foule recelait, bien sûr, un grand nombre de jeunes filles. Raymond cligna les yeux. Toutes ces jeunes femmes devaient être charmantes, jolies, appétissantes, mais il n'arrivait à en isoler aucune : elles formaient un ensemble indivisible comme un ballet ou un mouvement sismique, comme les bulles de vapeur à la surface d'une confiture qui bout ; elles parlaient, se retournaient, appuyaient leurs hanches maigres contre le dossier de leur siège, riaient, bougeaient latéralement ; des vêtements inconsistants mettaient étroitement leurs corps en évidence... Tout cela était émouvant, certes, excitant même. Mais Raymond ne voulait pas assister à un spectacle érotique, il cherchait l'amour. Et derrière ce chatolement trop vif de voix, de tissus, de cheveux et de chairs, il ne trouvait pas la femme.

Puis, soudain, au premier rang, sérieuse, prête à écrire, un peu triste peut-être, posée, majestueuse, il aperçut une vraie femme, à peu près de son âge, et ce fut comme si le temps s'alentissait, non pas qu'il s'arrêtât, plutôt qu'il devint pesant, amorti, engoncé. Et la lumière aussitôt, en tombant mollement des néons, se fit plus éclatante dans le vide entre les êtres que sur les êtres mêmes. Les mille voix qui entouraient Raymond se fondirent en un torrent unique proche du silence, et, à ce torrent, se superposaient les moindres sons, les battements de cœur, la respiration, les légers frottements de toile, émanant de cette femme, de cette reine assise à quelques mètres de lui.

Ce n'était pas que la vie de Raymond, sous le coup d'une vérité nue, se condensât en cet instant précis, elle se dilatait au contraire, comme si cette seconde recouvrait à présent toutes les autres – et, en même temps, se réduisait à une tête d'épingle noire et compacte, une espèce de soleil aux antipodes du soleil, une fleur s'épanouissant à l'intérieur d'elle-même.



Mais Raymond savait aussi qu'il ne fallait pas tarder. Le professeur pouvait arriver d'un instant à l'autre, et son pouvoir symbolique romprait assurément le charme.

- Madame, lança-t-il, comment me trouvez-vous ?

Elle releva lentement la tête et posa ses yeux calmes et clairs sur Raymond sans se soucier de la curiosité de ses voisins.

- Comment me trouvez-vous, répéta Raymond, car, pour ma part, vous me plaisez beaucoup ; puis-je vous offrir un café ? Quel cours va avoir lieu ici ?

- Historiographie structurale, répondit-elle.

- C'est intéressant ?

- Je pense. Oui.

- Raison de plus pour me suivre, Madame ! La qualité de ce cours que vous allez manquer donnera de la valeur à notre entretien. Comment vous appelez-vous ?

- Régine, chuchota-t-elle. C'est d'accord. Je vous suis.

Derrière la faculté, un bistrot, *La Momie a bonne mine*, semblait les attendre. Ils s'assirent l'un en face de l'autre sur des sièges trop mous et commandèrent deux cafés-crème.

- Écoutez, Régine, commença Raymond, je ne connais rien à la beauté des femmes, mais, dès que je vous ai vue, il s'est passé quelque chose en moi. Comme si je renaissais (vous ai-je dit que je me nommais Raymond ? Non ? Eh bien, voilà : Raymond, c'est fait !), comme si je retraversais maman dans l'autre sens. Vous comprenez ? Il fallait que je vous explique cela. Ce n'est peut-être pas habituel, ni très protocolaire. Ne m'en tenez pas rigueur... Vous savez ce que l'on va faire ? On va revendre le magasin. J'y ai déjà songé. Tout est prêt. Et partir nous installer en Provence. Êtes-vous d'accord ?

Régine prit le temps d'allumer une cigarette, puis :



– Vous prétendez ne pas connaître les femmes. Cela signifie-t-il que... ?

Et elle le transperça de ses grands yeux cristallins.

– Oh, Madame, tout de même, non, j’ai quarante ans. Je ne suis plus un gamin. Je connais la chose. Mais pas pour autant l’amour. Je veux dire : il y a une dizaine d’années, je fréquentais les prostituées, de temps en temps.

– Tiens. C’est étrange. Aucun homme ne parle jamais de cela.

– Vous avez raison de me le signaler, je n’en parlerai plus, dorénavant... Elles étaient très gentilles avec moi, notez. Mais je n’étais pas très séduisant à l’époque et j’en éprouvais de la honte. Comme je leur faisais part de ma mauvaise conscience, nous nous mettions à parler, de sorte qu’après quelques rendez-vous, nous nous contentions de discuter un peu ensemble. Alors à quoi bon ? La pluie, le beau temps. À part que, tout de même, il y avait Andrée. C’était une fée. J’aimais la conversation d’Andrée. Mais, après un moment, je me suis senti coincé. Cela n’avait rien à voir avec l’amour. Et puis tous ces kilomètres...

– Ces kilomètres ? s’étonna Régine, je ne comprends pas.

– Je suis un patriote, Madame, et la reine m’a embrassé sur la joue quand j’étais enfant. C’est pourquoi il m’a semblé plus convenable d’aller voir les filles dans un autre pays. Et d’ici à la frontière, il n’y a pas moins de deux cent-dix kilomètres.

– C’est logique, admit Régine, mais un détail me tourmente. Si, en dehors des prostituées, vous ne connaissez rien aux femmes et à leur beauté, comment pouvez-vous affirmer que je vous plais ? Car il ne suffit pas à une femme d’être aimée, elle a besoin d’être préférée entre toutes les autres. Or, je ne puis être préférée puisque vous ne savez rien des autres.

Cet argument frappa Raymond de plein fouet. Il n’y avait pas songé. Pourtant, Régine ne se trompait certainement pas. Ils se turent tous deux un long moment et en profitèrent pour boire leur café.



- L'objection que vous m'adressez là est saisissante, dit enfin Raymond. Elle m'oblige à revoir mes prétentions et, en même temps, elle me confirme dans mon impulsion première. Car seule une femme d'exception pouvait réagir comme vous le faites, Régine... Écoutez-moi, je vous ai attendue pendant quarante ans, je peux patienter encore un peu. Un an. Voilà ce que je vous propose : durant une année entière, je vais faire le tour du monde des femmes. Je vais tâcher d'en rencontrer le plus possible pour leur parler, les écouter, les regarder, les comparer entre elles, les aimer peut-être, faire l'amour avec l'une ou l'autre sans doute... Puis je vous reviendrai, transfiguré, et à ce moment-là, vraiment, je pourrai vous déclarer : vous êtes entre toutes la plus belle, la plus pure, la plus admirable, la plus authentique. Êtes-vous d'accord ?

Elle n'eut pas l'occasion de répondre, Raymond enchaînant tout de suite :

- Mais, vous, qu'allez-vous faire durant ces douze mois ?

- Je suis mariée, souffla-t-elle.

- Évidemment. Dans ce cas, la question ne se pose pas. Et votre mari... ?

- Mon mari me procure mes médicaments, mes anxiolytiques. Et puis c'est tout. C'est lui qui a tenu à ce que je m'inscrive à ces cours, pour m'occuper. Quand je partirai, il ne remarquera même pas mon absence.

- Avec moi, déclara Raymond en portant la main sur le cœur, vous n'aurez besoin de médicament d'aucune sorte!

Ils se donnèrent rendez-vous au même endroit à la même heure un an plus tard. Après quoi, ils se séparèrent en s'adressant un signe de la main, sans même s'embrasser. Raymond regarda Régine se diriger vers l'arrêt de bus.



Au travail à présent ! Raymond avait du pain sur la planche !... Il lui sembla judicieux de retourner à l'université pour entreprendre ces études assez particulières.

Les cours, apparemment, avaient pris fin. En tout cas, les étudiants abondaient dans les couloirs. Raymond se laissa drainer avec ce flux s'éparpillant entre les sorties et atterrit dans ce qui devait être une buvette et que l'on baptisait autour de lui « la cafette ».

Il s'assit à l'écart. Très vite, ses regards se tournèrent vers un groupe composé de trois jeunes filles et de cinq garçons installés autour d'une table carrée. Il comprit aussitôt que l'un des garçons dominait les quatre autres par sa faconde. Pourtant, aucune impression de force ne se dégageait de lui. Au contraire, ses manières, qui trahissaient une espèce d'agitation intérieure, rappelaient celles des nymphettes formant le ballet de tout à l'heure. Il y avait, en effet, de la grâce, ce jeu subtil d'avancée et de retenue, il y avait de la féminité dans le comportement de ce jeune homme dont la voix, les propos, le sourire et la beauté captivaient ses camarades. Ses mains, surtout, attiraient l'attention, de longues mains de dandy, à la fois vives et sereines, blanches, osseuses, la droite sertie d'une chevalière, la gauche ne perdant rien de son élégance malgré le gobelet de plastique qu'elle tenait négligemment entre deux doigts, des mains de roi paresseux, que l'on imaginerait volontiers thaumaturges, se posant dans le cou des scrofuleux pour les débarrasser de leurs écrouelles, se posant sur les yeux d'un aveugle et lui rendant la vue, se posant sur les rides d'un vieillard et les aplanissant, se posant sur les cheveux... Raymond sentit son estomac se nouer derrière son nombril, se posant sur les cheveux de... Le creux de la vague, déjà... sur les cheveux de Régine... Oui : ce garçon, qui suivait certainement lui aussi le cours d'historiographie structurale, était destiné à former avec Régine le couple idéal, oui, la seconde moitié du miroir, c'était lui, un miroir au fond duquel Régine régénérée profiterait d'un lait de jouvence. Comment Raymond avait-il pu croire que... Le monde se détricotait à présent. Raymond, chat sans moustache, vélo sans roue, Raymond, rentre chez ta mère !



Il se leva. Hésita un instant. Fallait-il parler à ce garçon ? L'avertir de sa mission ? Il ne s'en sentit pas la force et s'en alla.

L'après-midi, le magasin était à nouveau ouvert.



## Ardent levier

Il faisait décidément trop chaud dans mon appartement. Je sentais – tandis que, par la fenêtre, les flocons de neige essayaient en vain de résister à l’attraction universelle – ma sueur perler honteusement sous ma chemise et entre chacun de mes cheveux, de sorte que je devais sans cesse m’éponger les sourcils pour détourner le flot de sel liquide et aveuglant qui dévalait du sommet de mon front.

Il m’aurait suffi d’éteindre le radiateur, voire d’ouvrir la fenêtre pour que la chaleur tombât aussitôt de plusieurs degrés. Mais une force invisible m’interdisait d’en rien faire. Ou plutôt, c’était une question de morale personnelle : en coupant le radiateur, j’aurais annulé un acte que j’avais posé moi-même une semaine plus tôt en l’ouvrant à fond. Et pourquoi ce « je » d’il y a sept jours aurait-il dû s’incliner face au « je » d’aujourd’hui ? Rien ne prouvait que j’étais plus intelligent maintenant qu’une semaine auparavant. Au contraire, un étranger aurait frappé à ma porte en ce moment, il y aurait fort à parier qu’il m’aurait pris pour un fou. La semaine précédente, il ne m’aurait rien trouvé que de normal.

Je passai encore un long moment à réfléchir. Mais plus j’y pensais, plus la solution me paraissait évidente, logique, indépassable : il fallait sortir. Rester dehors, dans le froid, jusqu’à ce que le désir me revînt, les pieds glacés, les doigts gourds, de me réchauffer chez moi.

Je sortis. Je marchai pendant quelques mètres, mais le contraste entre l’air de la rue et celui de mon appartement était tel que je fus bientôt obligé de m’immobiliser et de m’appuyer contre un mur. Non que je fusse assailli par le froid : je n’avais jamais froid ! Cela n’entraînait pas dans mes principes d’avoir froid. Mais mon corps, mes artères, mes poumons étaient terrassés par l’oxygène qui me pénétrait brutalement le nez, la bouche et



chaque pore de la peau. Sans doute à force de vivre dans un espace d'air confiné avais-je appris à respirer du gaz carbonique.

Un bus s'arrêta à ma hauteur et je remarquai qu'un poteau, juste à côté de moi, indiquait une station. Pour ne pas contrarier le chauffeur, qui, après tout, faisait son métier, j'acceptai son invitation et montai dans son véhicule. Je payai ma place avec les pièces de monnaie qui alourdissaient mes poches, puis j'allai m'asseoir.

L'autobus était loin d'être bondé. Une douzaine de voyageurs, à peu près, y avaient trouvé refuge. En face de moi étaient installées très précisément deux personnes. Un gros type en costume marron ne laissait que peu d'espace à ses voisins, un homme grave d'environ cinquante ans et une jeune femme qui serrait contre elle un cartable en cuir fin.

La jeune femme – peut-être n'était-elle plus si jeune : si je savais lire et écrire, je n'avais jamais appris à compter – était jolie, pour autant que je pusse en juger. Le jugement esthétique, comme les autres disciplines de l'esprit, demande à être entretenu et je manquais cruellement d'entraînement. Mais cela revient vite, dit-on, il suffit de s'y remettre. Je me mis à observer ma voisine pour mesurer l'exactitude de ma première impression.

La question du visage fut vite résolu : rien n'y faisait défaut, chaque élément, nez, bouche, yeux, cheveux, y prenait place harmonieusement et dans des proportions raisonnables. Peut-être tout cela était-il quelque peu dépourvu d'expression, mais quoi de plus normal dans un bus ? Et puis l'expression, le charme, l'intelligence formaient un critère trop subjectif, la part personnelle, monstrueuse, inexplicable de la beauté. Je devais être prudent, lors de ma rééducation, et réserver toute mon attention à ce qui était objectif, mesurable, taille, équilibre des traits, forme et couleur.

Le corps me posa plus de problèmes. Il ne m'était pas permis, pour des raisons d'ordre civique, de prolonger sur lui trop longtemps mes



regards. Ma quête était purement intellectuelle, mais elle pouvait être mal interprétée et il était hors de question de déranger la jeune femme.

Je tâchai donc d'être discret. Mon regard balaya l'horizon, de gauche à droite, comme un phare l'océan, se concentrant particulièrement sur le dixième de seconde pendant lequel j'apercevais ma voisine. Mais, petit à petit, une force insolite, un appel souterrain, me contraignit à poser les yeux, définitivement, sur la poitrine de la jeune personne.

N'allez pas croire que je succombai aux démons de la luxure, non, c'était d'autre chose qu'il s'agissait. Mais il est vrai que l'esthétique n'avait plus aucun rapport avec ma contemplation.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la disparité de ces deux seins. Je ne sais pas comment expliquer cela : ils n'avaient pas tout à fait la même taille, ni la même forme, l'un étant plus lourd, l'autre plus ovale, mais surtout – et je fus vraiment troublé par cette découverte – leurs caractères respectifs étaient diamétralement opposés. Celui de droite était taciturne, autoritaire, violent. Celui de gauche, visiblement plus timide, était écrasé par son *alter ego* au point qu'il s'en plaignait sans discontinuer. Bientôt, je fus capable de saisir quelques bribes de leur conversation et sans doute aurais-je pu comprendre chacun de leurs mots si mes connaissances de l'araméen n'avaient pas été aussi étroites. Car les seins de ma voisine parlaient la langue de Jésus, j'en étais persuadé. Le plus faible reprochait au plus gros de prendre toute la place et de ne penser qu'à lui-même. L'autre répondait à peine, feignant de réciter une prière dans laquelle il était question d'un prophète au nom inconnu.

À force de fixer le plus costaud, je m'aperçus que je l'avais déjà rencontré. Je le connaissais même très bien : c'était mon ami Yann, que j'avais perdu de vue depuis des années. Quant à l'autre, le râleur, c'était Sacha évidemment.



- Yann ? m'étonnai-je à voix haute, j'ignorais que tu parlais couramment araméen.

Le monsieur qui me faisait face me toisa sévèrement, tandis que la jeune femme se leva, fit quelques pas avant de s'asseoir un peu plus loin en me tournant le dos.

Quel mage pervers avait métamorphosé mes deux amis en poitrine de femme ? Par quel hasard s'étaient-ils justement trouvés sur ma route ? M'appelaient-ils à l'aide ?

Après mûre réflexion, j'en vins à me dire que ni Yann ni Sacha n'avaient jamais levé le plus petit doigt pour moi. Étaient-ce là vraiment des amis ? Valaient-ils la peine que je risque ma vie pour les sauver ? Je me souvins que Sacha, lors de notre dernière entrevue, avait affirmé que j'étais complètement fou. Si la folie consiste à agir sans raison, je suis le moins fou des hommes, lui avais-je répondu, personne ne réfléchit autant que moi avant d'entreprendre la plus petite action.

Le bus s'arrêta. Jugeant que la situation devenait franchement périlleuse, j'en descendis aussitôt.

Il neigeait toujours et la nuit s'apprêtait à tomber. J'étais au bord d'un canal désert, dans un endroit qui ne m'était pas familier. Après avoir longé le canal mécaniquement pendant quelques mètres, je m'avisai du fait qu'un garçon et une fille s'embrassaient sous un platane à une dizaine de pas de moi. Leurs baisers étaient quelque peu ostentatoires et ma présence redoubla leur ardeur. Ils cherchaient à me provoquer, cela ne faisait aucun doute, mais je n'avais pas peur d'eux, car, dans mon genre, j'étais plus fort, plus parfait. Il suffit d'un seul solitaire pour que la solitude existe, alors que deux personnes au moins sont nécessaires pour former un couple, voir régner l'amour ou grandir un peuple. J'allais jusqu'au bout des choses, l'ultime frontière de l'esprit, puisqu'il n'était pas possible, humainement, d'être plus seul que moi. Tandis qu'eux, ces pauvres amoureux, à peine



pouvait-on dire qu'ils étaient plusieurs ; loin s'en fallait qu'ils fondassent une famille, une nation, un monde. Or, peu importe le domaine qu'on se choisit, pourvu qu'on y soit le meilleur. Mon domaine, c'était la solitude et j'en étais le champion.

Je passai devant les amoureux sans leur adresser l'ombre d'un regard. J'allai même, tant mon mépris était intense, jusqu'à faire semblant d'être laid, jusqu'à mimer la tristesse et la désolation. Je suis sûr qu'ils ont été dupes.

La maison était loin maintenant. Il ne pouvait plus être question de rentrer. Je me résolus à marcher le long du canal jusqu'à sa source (toute cette eau devait bien venir de quelque part). Il faut toujours aller à la source des choses. Toujours. À la source. Je marchais droit devant moi et je ne pensais plus que par phrases affirmatives. Il faisait nuit : phrase affirmative. Est-ce que j'ai froid : question. Négation. Affirmation : avoir froid est contre mes principes. La neige tournoyait follement devant mes yeux, elle occupait tout l'espace, n'épargnant que le canal qui, tout en coulant, semblait rétrécir. J'étais seul. Seul. Sol. Sole. Soleil. Les flocons ressemblaient à des soleils minuscules, à de petits trous dans le ciel noir, des pores lumineux. À des insectes phosphorescents. Des aréoles enluminées. Minées. Minable. Un minable vaut mieux que deux tu l'auras. Dans le ciel de la nuit vérolé de neige, une poignée brûlante apparût. Je le reconnaissais, l'ardent levier, le marc dans l'évier, la porte du paradis.

**Laurent Demoulin**